

**FALK
RICHTER
ET ANOUK
VAN DIJK**

DÜSSELDORFER SCHAU SPIEL HAUS

**RAUSCH
(IVRESSE)**

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

16 17 18 20 21 22 23 À 22H

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

durée 1h50 - spectacle en allemand surtitré en français - *première en France*

conception, mise en scène et chorégraphie **Falk Richter** et **Anouk van Dijk**
texte **Falk Richter** dramaturgie **Jens Hillje** scénographie **Katrin Hoffmann**
musique **Ben Frost** en collaboration avec **Paul Corley** lumière **Carsten Sander** costumes **Daniela Selig**
régie plateau **Werner Piel, Alexander Cröngen, Uwe Dahlheimer, Marco Pröpper, Ralf Schlüter**
régie lumière **Christian Schmidt, Björn Bock, Frank Casper**
régie son **Mats Johan Leenders, Christoph Lewandowski**
maquillage **Gesa Gerwin, Sibylle Nothelfer** habillage **Jassin Göllmann, Corinna Nothelfer-David**
assistantat à la mise en scène **Nele Weber** régie générale **Andrea Seliger**
traduction en français **Anne Monfort** surtitrage **Marie Milbacher**

avec **Peter Cseri, Lea Draeger, Cédric Eeckhout, Philipp Fricke/Jussi Nousiainen, Birgit Gunzl, Angie Lau, Gregor Löbel, Steven Michel, Aleksandar Radenkovi, Jorijn Vriesendorp, Thomas Wodianka, Nina Wollny**

Rausch (Ivresse) est publié chez L'Arche Éditeur.

production Düsseldorfer Schauspielhaus
avec le soutien de la Fondation néerlandaise pour le spectacle vivant, de la Ville d'Amsterdam, de l'Ambassade du Royaume des Pays-Bas, de l'Amicale du Düsseldorfer Schauspielhaus, du Ministère de la famille, des enfants, de la jeunesse, de la culture et du sport de la Rhénanie du Nord-Westphalie

Spectacle créé le 14 avril 2012 au Düsseldorfer Schauspielhaus, Düsseldorf.

Les dates de Rausch après le Festival d'Avignon : les 3 et 4 octobre 2013 au Territory Festival à Moscou ; le 29 novembre au Düsseldorfer Schauspielhaus ; les 17 et 18 décembre au Carreau à Forbach.

Entretien avec Falk Richter et Anouk van Dijk

Rausch est le quatrième projet que vous menez avec la chorégraphe Anouk van Dijk. Comment se poursuit cette collaboration ?

Falk Richter : Pour chacun de nos projets, nous créons un ensemble de danseurs et de comédiens polyvalents. En effet, nous souhaitons que les danseurs puissent travailler à partir d'un texte et s'approprier la façon dont les comédiens appréhendent des rôles et des contenus. Inversement, nous aspirons à ce que les comédiens sachent penser une scène ou un état à partir d'une action physique. Avec *Rausch*, nous avons poursuivi le travail entamé ensemble, en cherchant à faire se rejoindre le plus possible danse et jeu des comédiens. En revanche, les textes que j'ai écrits sont beaucoup plus personnels que ceux de notre précédent projet, *Trust*. Il s'agit en effet d'un dialogue entre moi-même et les spectateurs : au début du spectacle, un personnage entre en scène et explique la façon dont il veut écrire.

Avez-vous travaillé à partir d'improvisations lors des répétitions de Rausch ?

F.R. : Nous avons radicalisé les recherches que nous avons entamées avec *Trust*. Elles se sont articulées autour de trois phases de travail. Nous avons en effet commencé par dix jours d'improvisation. Anouk et moi-même avons donné des indications, sans aucun texte, afin de concerner tout autant le corps que le texte. Par exemple, nous avons improvisé sur la proposition « *I want* », segment de phrase que nos interprètes devaient compléter. Je voulais trouver, avant d'écrire, quels étaient les désirs de ce groupe. Nous avons ensuite répété avec Ben Frost, dont la musique est largement intervenue dans notre travail de création. Peu à peu, les scènes se sont esquissées. Et ce n'est que dans les trois dernières semaines de travail que nous avons réellement fixé la dramaturgie.

Comment écrivez-vous lorsque vous travaillez avec Anouk van Dijk ? Votre texte est-il plus incomplet afin de laisser de l'espace à la danse et à la musique ?

F.R. : J'écris différents types de textes. Il y a d'abord ces monologues, dont la syntaxe est très complexe et qui sont très difficiles à jouer. Le comédien le performe presque comme un solo de danse, parfois accompagné de musique. Il y a aussi des écrits très courts dans lesquels je laisse de l'espace à la danse et enfin, d'autres textes qui se transforment finalement en mouvements. Lorsque je conçois un projet avec Anouk, mes tout premiers textes partent vraiment d'états physiques, de mouvements. Très souvent, j'écris un texte qui n'est absolument pas définitif, mais dans lequel nous pouvons puiser pour nos improvisations et qui nous sert également à définir les thèmes que nous voulons traiter.

Anouk van Dijk, vous avez développé une technique du mouvement appelée la contretechnique. Que cela signifie-t-il exactement pour vos interprètes ?

Anouk van Dijk : La contretechnique est le résultat d'un travail de longue durée. Cette méthode est née des questions que je me posais en tant que danseuse : comment se préparer aux répétitions et aux spectacles ? Comment exécuter des mouvements extrêmement amples sans se blesser ? Comment trouver une liberté en tant qu'interprète ? J'ai ensuite testé les résultats de cette recherche sur mes danseurs et, en dialogue constant avec ces derniers, je les ai affinés. La contretechnique est une méthode complexe régie par des principes physiques et intellectuels : l'interprète exécute, pour chaque mouvement qu'il fait sur le plateau, un mouvement contraire.

Pour Rausch, vous avez travaillé avec des acteurs et non pas des danseurs. Comment gérez-vous cette contrainte en collaboration avec Falk Richter ?

A.v.D. : Nous commençons par chercher la matière au cœur des situations dans lesquelles nous nous trouvons. Que se passe-t-il autour de nous ? Quels sont nos problèmes personnels ? Quelles semblent être les grandes inquiétudes dans nos propres cultures et dans les autres pays ? Quels thèmes retiennent notre attention et nous inspirent créativement ? À partir de là, nous trouvons un terrain commun que nous explorons en mouvements et en textes, en danse et en jeu. Je conçois le langage du mouvement en partant d'improvisations qui déclenchent l'imagination des acteurs et des danseurs. Puis, je mets au point des langages physiques très détaillés pour chacun des interprètes. Chaque cheminement est différent parce que chaque interprète l'aborde à sa manière. Pour certains, cela se traduit à travers des états émotionnels, pour d'autres, par l'exploration de mouvements particuliers et par leur coordination. Le processus de base est cependant le même, pour les danseurs comme pour les acteurs.

Pour Rausch, Falk Richter, vous parlez de « réseau » ; Anouk van Dijk, dans les indications chorégraphiques, vous parlez d'« essaim ». Le collectif est-il un concept central de votre travail ?

F.R. : Dans *Rausch*, le sujet était de savoir comment les gens tentent de sortir de leur isolement, malgré la tendance actuelle à ne penser qu'à travers son propre ego. Malgré ce climat d'individualisme, l'aspiration à faire partie d'un groupe demeure. C'est pourquoi les mouvements *Occupy* nous ont tant inspirés. Des personnes se sont réunies sans nommer précisément leurs objectifs politiques, uniquement sur le principe suivant : nous ne connaissons pas de réponse à la crise actuelle, mais nous voulons réfléchir à ce qui se passe en ce moment, car nous sentons que notre société fait fausse route et que nous devons lui donner de nouvelles bases. C'est une aspiration qu'il faut prendre au sérieux. La pièce traite également d'un collectif plus commercial : Facebook. J'ai voulu jeter un regard critique sur ces réseaux sociaux, dont l'objectif serait de pouvoir communiquer davantage. En réalité, ces réseaux renforcent certains comportements capitalistes : le fait notamment de se vendre comme un produit et d'encourager une attitude narcissique, masquant les aspects les plus sombres d'une personnalité, mais aussi, les plus pertinents. Dans notre société actuelle, les rencontres entre personnes ont lieu principalement de façon virtuelle. Il nous semblait donc intéressant de travailler sur ce sujet avec des danseurs, lorsque les corps se rencontrent vraiment.

Vous dites que le titre d'une pièce est comme une commande à un auteur.

Qu'en est-il pour *Rausch* ?

F.R. : La commande consistait à quitter le rationnel pour entrer dans des zones au-delà du langage et de la logique. Dans la pièce, il y a deux moments qui se situent à cet endroit-là. Au milieu du spectacle, on sombre soudain dans une semi-conscience, où des rêves, des désirs et une ivresse de liberté refont surface. L'identité se dissout et la réalité aussi. On ne sait plus très bien si ce sont des humains, des hommes ou des femmes qui sont là, sur le plateau. Dans un second temps, à la fin du spectacle, on atteint un endroit où le langage trouve son but, tel un instant de clarté et de beauté. Un texte de Virginia Woolf y est dit dans différentes langues. C'est un moment presque romantique où sont absentes toute peur ou toute pression. Je voulais que la mise en scène sorte de l'analyse de l'état de notre société et s'aventure dans d'autres contrées, soit par le biais d'une sorte d'ivresse (*Rausch*) sauvage, soit par un calme irréel.

Le mot *Rausch* (dont l'une des traductions françaises est « ivresse ») n'est-il pas également associé, dans la pièce, à un amour utopique, qu'il faudrait distinguer de la « relation amoureuse » ?

F.R. : Tout à fait. Il existe une immense différence entre l'amour et la relation qui, lorsqu'elle ne fonctionne pas, permet à toutes sortes d'individus de gagner beaucoup d'argent (coachs, psys, conseillers conjugaux, guérisseurs, sans oublier le marché amoureux sur internet). Le lien entre le mot *Rausch* et l'amour se trouve dans la perte de contrôle. Il y a actuellement une contradiction dans notre société : on veut contrôler la relation amoureuse grâce au coaching, tout en éprouvant un sentiment d'ivresse, sans pour autant se mettre en danger. Dans le spectacle, j'utilise toutes les significations du mot *Rausch*, qui n'existe qu'en allemand. Il évoque, tout à la fois, l'enchaînement fou des événements, le grand élan de redistribution, l'ivresse des banquiers, le grésillement d'informations, mais aussi l'ivresse de l'écriture, l'ivresse de l'amour...

Pourquoi avoir choisi le prisme de la relation amoureuse pour parler de notre monde contemporain et de la crise économique qui le secoue ?

F.R. : Il s'agit de montrer comment l'amour est devenu un marché et un produit économique. Lorsque je crée un profil Facebook, je deviens une action : quelle valeur ai-je donc sur le marché de la relation amoureuse ? Notre réflexion sur l'amour est devenue économique. On réfléchit à l'apparence que doit prendre une relation réussie qui doit nous apporter quelque chose et nous permettre de nous épanouir. Cette rationalisation des relations amoureuses n'est pas seulement un reflet du monde de la finance : elle est la conséquence de la crise économique. En effet, les gens ont une telle peur que le système s'effondre qu'ils aspirent à une grande sécurité affective et sont à la recherche d'un être en qui avoir confiance. Mais ce n'est plus si facile de faire confiance. C'est ce que nous avons essayé d'analyser dans *Rausch* : d'un côté la méfiance entre les gens et, de l'autre, l'aspiration à une rencontre véritable et sincère avec quelqu'un.

Anouk van Dijk, quels sont les moyens que vous avez imaginés pour que le corps parle de la crise économique qui nous touche dans notre vie personnelle ?

A.v.D. : La manière dont notre environnement nous influence est quelque chose qui a toujours été un thème central dans mon travail. Je suis fascinée par la résilience des gens, comment ils peuvent échouer mais n'abandonnent jamais, comment, après une chute, ils se relèvent toujours. Notre société est façonnée par des systèmes politiques et cela a des conséquences sur notre état physique : désorientation, fatigue, insécurité, perte de confiance, condamnation, abandon, célébration, exploitation, ignorance, haine, amour, victoire. Tous ces états peuvent être des points de départ du mouvement, des schémas, des rythmes et des dynamiques, permettant aux interprètes de communiquer entre eux, physiquement et émotionnellement.

My Secret Garden, l'un de vos précédents textes, partait à la recherche d'une intimité. Dans *Rausch*, on a le sentiment que l'on a perdu toute intimité. Comment avez-vous rendu corporelle cette perte ?

F.R. : Dans la pièce, il y a un personnage dont les crises d'angoisse se manifestent par d'intenses tremblements. Ses crises apparaissent dans des moments d'angoisse existentielle, lorsque les gens sont pris dans une situation économique incertaine, ne savent plus s'ils vont s'en sortir financièrement et que leur relation amoureuse subit la même pression. Ce qui me semble le plus violent, c'est justement que cette sphère amoureuse connaisse la même concurrence et incertitude que le monde du travail.

Une figure de l'auteur/metteur en scène semble se dessiner dans cette pièce.

Est-il le porteur d'une utopie, d'un au-delà du langage ?

F.R. : L'homme qui parle au début de la pièce entre en dialogue avec les spectateurs et leur raconte ce qu'il aimerait écrire. C'est une façon de leur exposer ce que j'avais l'intention de faire en créant *Rausch*. Cette scène est également liée à l'ivresse du titre. Il faut s'adonner à une certaine ivresse dans l'écriture, afin de pouvoir écrire dans des territoires où l'on n'est plus seulement guidé par la raison. Plus tard, apparaît une figure du metteur en scène qui envahit le plateau et y bâtit une sorte de camp *Occupy*.

Vous imaginez que le système dans lequel nous vivons s'est écroulé. Y croyez-vous ou n'est-ce là qu'une douce utopie ?

F.R. : Je crois que les néo-libéraux nous étouffent avec leur propagande. Ils ne cessent d'affirmer que le monde dans lequel nous vivons est le seul monde rationnel. Or, le système libéral nous a conduits à une crise financière et économique particulièrement nuisible aux sociétés humaines. Et on nous affirme, quand même, que c'est le seul modèle possible. C'est totalement faux. Je peux parfaitement imaginer que ce système néo-libéral s'effondre. Dans ce cas, nous nous retournerions alors vers notre passé et nous nous demanderions : comment pouvions-nous vivre ainsi ? Avec *Rausch*, j'ai remarqué que mes jeunes interprètes n'avaient pas peur que le système s'effondre.

Comme Falk Richter, pensez-vous que nous pouvons changer notre système libéral actuel ?

A.v.D. : Falk et moi partageons la conviction selon laquelle, en tant que société, nous devons faire mieux que ce que nous faisons actuellement. Il semble que les choses changent peu à peu, mais dans quelle mesure ces changements fondamentaux peuvent-ils se réaliser ? Les structures de pouvoir restent en place pour la majeure partie. Mais je suis une personne optimiste : j'ai confiance dans le fait que nous trouverons de nouveaux moyens, de nouvelles solutions.

La fin de la pièce se déroule dans un camp *Occupy*. Votre regard est-il ironique ?

F.R. : Pour ma part, j'ai une grande sympathie pour ce mouvement. Lorsque que l'on transpose une réalité sur scène et qu'on l'esthétise, on doit créer quelque chose d'autre, saisir plusieurs perspectives et ne pas entrer dans la propagande. D'ailleurs, je n'avais, dans un premier temps, pas du tout songé au mouvement *Occupy*. J'avais simplement écrit cette phrase : « Peut-être est-ce une erreur de croire que deux personnes peuvent être heureuses ensemble ; peut-être seuls dix ou vingt personnes peuvent être heureuses ensemble. » Je voulais sortir d'une relation où l'on se sent prisonnier des projections de l'autre, méfiant, jaloux... Anouk et moi avons donc pensé l'élargir à un collectif, puis nous avons imaginé un groupe qui remettrait tout en question : tous les systèmes injustes, tous les systèmes de contrôle. Le camp *Occupy* qui se construit appartient à une fiction. Comme dans tous les mouvements de la jeunesse, c'est un mélange de colonie de vacances et d'actions politiques. C'est cette ambivalence que j'essaie de montrer, cette ambiance à la fois romantique et révolutionnaire.

Pourquoi revenir à l'idéal du couple après avoir évoqué l'utopie du collectif ?

F.R. : L'amour entre deux personnes est contenu dans le collectif. L'utopie de cette existence à deux n'existe que lorsque l'on fait partie d'un groupe et que l'on ne vit pas reclus.

Propos recueillis et traduits par Marion Siéfert

FALK RICHTER ET ANOUK VAN DIJK

*Saisir au plus près les aspirations contradictoires de nos sociétés occidentales, tel est le cœur du travail de **Falk Richter**, homme de théâtre aux multiples facettes, désormais associé au Schauspielhaus de Düsseldorf. Sans négliger le répertoire, il privilégie les pièces des auteurs contemporains qui portent un regard acéré sur notre époque, tels Sarah Kane, Martin Crimp, Jon Fosse ou Lars Nôren. Une veine critique qu'il creuse également par lui-même, puisque Falk Richter est aujourd'hui l'un des rares metteurs en scène allemands à monter ses propres textes dramatiques. C'est en 2008 que le public du Festival d'Avignon découvre sa façon, sans détour, d'interroger les valeurs libérales qui régissent le monde de l'après 11-Septembre avec Das System, un cycle de quatre pièces mis en scène par Stanislas Nordey, avec lequel il créera à quatre mains le spectacle My Secret Garden en 2010.*

*Ouvert aux expériences collectives, Falk Richter collabore régulièrement avec **Anouk van Dijk**, pour des projets mêlant la puissance des mots à celle des corps. L'esthétique de cette chorégraphe hollandaise s'est construite sur une technique qui lui est personnelle, la « contre-technique ». Fondée sur la liberté du danseur, sur sa vélocité et sa virtuosité, celle-ci demande à l'interprète d'exécuter, pour chaque mouvement qu'il fait sur le plateau, un mouvement contraire. Une règle générant une chorégraphie « irrégulière », intrigante et généreuse, qui donne toute sa singularité à l'œuvre de cette artiste à la carrière internationale, qui dirige la compagnie Chunky Move à Melbourne. Rausch est le quatrième projet qu'elle cosigne avec Falk Richter, après Trust présenté en 2010 au Festival d'Avignon.*



autour de **Rausch**

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

18 JUILLET - 11H30-12H45 - ÉCOLE D'ART

rencontre avec **Falk Richter**, **Anouk van Dijk** et l'équipe artistique de **Rausch**, animée par les Ceméa

Informations complémentaires sur cette manifestation dans le *Guide du spectateur*.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes, salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.